



**À partir de 13 ans**  
 (conseillé de la 4<sup>e</sup> à la terminale)

**Réalisation :** Pascal Tessaud  
**Production :** Les Enfants de La Dalle  
**Image :** Sébastien Bages, Fabien Rodesch et Pascal Tessaud  
**Musique :** Calogero Di Benedetto, Dj Dusty et Khulibai  
**Scénario :** Pascal Tessaud  
**Interprétation :** Kt Gorique, Rafal Uchiwa, Jalil Naciri, Liliane Rovère

# BROOKLYN

Pascal Tessaud / Fiction / France / 2013 / 1h23

Coralie s'évade de sa Suisse natale et débarque à Paris pour tenter sa chance dans le rap. En attendant, elle trouve une place de cuisinière dans une association musicale à Saint-Denis. Elle y rencontre Issa, l'étoile montante de la ville...

« De prime abord, on pourrait se dire que c'est un (bon) film sur la musique... Brooklyn est aussi et surtout un film sur l'énergie. L'énergie du verbe, de celles et ceux qui le pensent, le rêvent, l'écrivent. » (Jean-Louis Gonnet, cinéaste, document ACID)

## LE POINT DE VUE

### Un film libre et très ancré dans le réel

À l'instar d'autres premiers longs métrages français tournés en banlieue et découverts au festival de Cannes ces dernières années (*Rue des Cités*, de Carine May et Hakim Zouhani, *Donoma*, de Djinn Carrenard, *Rengaine*, de Rachid Djaidani...), *Brooklyn*, de Pascal Tessaud, marque par sa liberté de ton. Le film a été tourné avec très peu d'argent, sans producteur, sans autorisations. L'équipe, techniciens et comédiens, était constituée de connaissances et d'amis du réalisateur, la plupart habitant Saint-Denis et n'étant pas des professionnels du cinéma. Le film est ainsi le fruit d'un fort investissement de chacun et d'un grand désir de faire.

Le réalisateur n'avait écrit qu'un traitement (c'est-à-dire le déroulé de l'histoire, par séquence – sans les

dialogues), les acteurs ont improvisé à partir de cela, après un mois de répétitions et beaucoup de temps passé ensemble pour apprendre à se connaître et se sentir en confiance. Apportant leur propre personnalité à leurs personnages, ils dégagent une grande justesse, et une énergie qui participe au souffle du film. Par cette porte que le réalisateur laisse ouverte dans sa fiction et par laquelle vient s'engouffrer le réel, il se situe dans une certaine lignée cinématographique qu'il revendique - Jean Renoir, Maurice Pialat, Ken Loach... Par exemple, lors du concert où Coralie s'exprime pour la première fois, il laisse les rappeurs exécuter leur performance du début à la fin, il filme les visages, en gros plans et longuement - la réalité a le temps de se déployer sous nos yeux.



Né en 1974 à La Celle-Saint-Cloud, **Pascal Tessaud** grandit à la Cité Beauregard dont sont issus Big Red du groupe Raggasonic et la rappeuse Bams. Après des études à l'université de Nanterre en lettres option cinéma, il obtient sa maîtrise en cinéma et réalise dès 2003 de nombreux courts métrages en banlieue. Quatre ans plus tard, il met en scène le documentaire *Slam, ce qui nous brûle*. En 2014, son premier long métrage, *Brooklyn*, est présenté au Festival de Cannes, dans la programmation de l'ACID.

Fiche réalisée par **Marion Pasquier**

### Loin des clichés, une histoire simple

L'une des originalités du film est qu'il n'est pas le récit de l'ascension d'une future star partie de rien, récit maintes fois mis en scène au cinéma. Il ne donne pas non plus une image stéréotypée de la banlieue. La violence, par exemple, est absente dans *Brooklyn* qui laisse au contraire un sentiment de douceur générale. Avec pour fil conducteur le rap, le scénario reprend assez classiquement les éléments d'une histoire initiatique : un personnage jeune arrive en terre nouvelle, traverse diverses épreuves qui vont le faire grandir, devenir plus fort. À l'intérieur de ce schéma narratif fictionnel, ce qui frappe dans *Brooklyn* est l'impression de naturel qui s'en dégage et qui participe d'éviter les poncifs inhérents aux récits initiatiques les plus fréquents (dépassement de soi, compétition, etc.). Le quotidien des personnages n'a rien de remarquable, il est facile de s'y projeter. L'histoire avance au fil de répétitions de scènes qui se ressemblent : Coralie nettoie les locaux de l'association ; elle fait le marché ;

elle mange avec Odette, ou au snack avec Diego... La vie s'écoule, sans qu'il ne s'y passe forcément d'événement notable. Au début du film, dans une brève scène, Coralie est au téléphone : elle balbutie, probablement à un proche, quelques mots qui ne signifient pas grand chose (« Ben... Ben ouais ça va. (Petit rire). Ouais... Ben... Ouais, merci. Ok »). Nous distinguons mal sa silhouette car il fait nuit noire. Un tel « anti événement » est assez surprenant au cinéma, qui bien souvent cherche à être efficace ou du moins intelligible. Le film finit bien sur un happy end : il est modeste, comme a été modeste l'objectif de Coralie. Elle n'a pas cherché coûte que coûte à devenir une grande star, aussi réussi-t-elle à la fin car à travers le rap, elle a trouvé une place dans son nouvel environnement, elle a grandi et continue sa route avec optimisme. Cette modestie, des personnages et du propos du réalisateur rend *Brooklyn* émouvant, et proche de nous.

### « Ce qui m'intéresse, ce sont les acteurs »

Ce qui intéresse Pascal Tessaud à travers l'histoire qu'il raconte, ce sont essentiellement ses personnages. Coralie évidemment, rayonnante, touchante dans sa détermination, sa fragilité, sa droiture et son humilité. L'actrice qui l'interprète, KT Goriq (son nom de scène), est une vraie rappeuse suisse, étudiante, que le cinéaste a découverte en cherchant sur youtube et qui n'avait jamais fait de cinéma. Si elle est centrale, on note une attention toute particulière de la part du cinéaste à bien d'autres personnages. Les gros plans sont nombreux et ils durent, parfois ce sont de très gros plans. Ils offrent au spectateur le temps et la proximité nécessaires pour observer le personnage, se sentir en proximité avec lui, tenter d'avoir accès à ce qui le traverse. « La mise en scène, c'est bien, mais ce qui m'intéresse, ce sont les acteurs », dit Pascal Tessaud, citant comme cinéastes qui l'ont touché John Cassavetes, Abdellatif Kechiche ou Rachid Djaidani – dans les films desquels les gros plans sont prégnants. Dans

ce cinéma-là, il y a moins de hiérarchie entre les personnages (les principaux, les secondaires) que dans d'autres types de films. Le cinéaste montre la richesse de chacun d'eux, et leur complexité. Yazid, personnage pourtant relativement en retrait, brille à nos yeux par son authenticité et sa droiture. Si Issa est plutôt antipathique, lorsqu'il demande à Coralie le droit à l'erreur et au pardon, notre regard sur lui se teinte d'indulgence. Des habitants de banlieue, des membres d'une petite association musicale, ne sont pas des gens donnés comme remarquables et peu représentés au cinéma. Ils font partie des anonymes de notre société. Par le soin qu'il prend à les filmer, le temps qu'il nous laisse pour les découvrir, le cinéaste montre la grandeur et la noblesse de chacun d'eux. La bienveillance de son regard sur eux fait écho à la bienveillance des échanges entre les personnages, au climat finalement assez doux dans lequel se déroule l'histoire.

### Saint-Denis

L'une des dimensions faisant échapper *Brooklyn* aux clichés réside dans cette douceur générale, là où le plus souvent, dans les médias et au cinéma, la représentation de la banlieue est corrélative de la violence. Ce qui prime ici, *via* les portraits des individus, est la notion de solidarité et d'entraide. La ville de Saint-Denis n'est pas ici qu'un décor, elle est un personnage à part entière, presque le sujet du film. C'est à travers le regard d'une étrangère qui la découvre, un regard vierge donc, que nous est présentée la ville : ses lieux (marché, RER...), son état d'esprit (répété notamment lors des concerts en plein air - l'esprit de groupe, la solidarité, la volonté d'aller de l'avant), sa jeunesse, qui manifeste son criant besoin d'expression, sa volonté de trouver une place dans la société, de se faire entendre, d'exister.





## PISTES PÉDAGOGIQUES

### Conditions de production

On pourra expliquer aux élèves combien les budgets de production peuvent être variables en fonction des films. Donner quelques échelles de grandeur. Préciser qu'on parle ici de fiction, que le documentaire est dans une autre économie, beaucoup moins onéreuse. Par exemple, *Lucy*, de Luc Besson, a coûté environ 35 millions d'euros, *Timbuktu*, d'Abderrahmane Sissako, environ 2,5 millions d'euros. *Brooklyn* a pu exister grâce à divers soutiens, d'associations, de loueurs de matériel, de sponsors, qui ont aidé le film par conviction. Le réalisateur y a aussi investi ses économies. On pourrait lister les frais inhérents au tournage d'une fiction en général : droits d'auteurs, droits musicaux, salaires (réalisateur, producteur, comédiens, techniciens), charges sociales, matériel de tournage (caméras, micros, câbles, etc.), régie (transports, nourriture...), post production (le montage, le mixage, l'étalonnage), frais de laboratoire, assurances... Pour *Brooklyn*, il n'y avait pas

suffisamment d'argent pour dégager des salaires. Le réalisateur, les techniciens et les comédiens qui constituent l'équipe du film ont donc accepté de le faire sans être rémunérés, en prenant sur leur temps libre pour y travailler. C'est en cela que l'on parle de vrai désir de création et d'énergie.

On pourra rappeler qu'il est plus facile, depuis l'apparition du numérique, de tourner avec peu d'argent. L'exemple de *Brooklyn* n'est pas unique. Les films cités ci-dessus, *Rengaine*, *Rue des cités*, *Donoma*, ont été réalisés dans des conditions semblables. Le cinéma qu'a pratiqué ici Pascal Tessaud rejoint en cela le rap, art pauvre qui lui peut exister sans aucun argent. Cette démarche peut apparaître comme une incitation à créer, à désacraliser la création à partir du moment où l'exemple est montré qu'elle peut être accessible quand on en a le désir et que l'on sait se donner les moyens de le réaliser.

### Approche réaliste

Rappeler que pour d'autres films, on demande aux acteurs de se glisser dans la peau de leurs personnages pour de vrais rôles de composition écrits au préalable, dont les actions, les réactions, les dialogues, ont été arrêtés par le scénariste. Ici, les acteurs composent leurs personnages aussi avec ce qu'ils sont dans la réalité : parce qu'à partir du traitement écrit par Pascal Tessaud, les détails de l'histoire, les subtilités des personnages, leurs faits et gestes, leurs mots, se sont écrits au fil des répétitions qu'ils ont faites tous ensemble. En cela, l'acteur est aussi créateur de son personnage.

Au niveau du récit, on voit que les péripéties ne sont jamais des événements extraordinaires, ce sont des choses que tout un chacun peut vivre dans son quotidien car elles émanent des réactions et menus actes des personnages (la déception de Coralie devant Issa, la lâcheté de ce dernier, sa trahison...). La répé-

tition de scènes qui se ressemblent donne l'impression que l'histoire patine, mais en fait elle avance, parce qu'elle est celle de l'évolution intérieure du personnage et que c'est à travers la répétition que ce dernier avance au fond de lui. En ce sens, le final est bien un happy end.

Aux élèves qui ne connaîtraient pas Saint-Denis, on pourrait demander quelle image ils en avaient avant de voir le film, et d'où provient leur imaginaire (films, médias...). Rappeler ce qu'est un cliché, en l'occurrence celui de la violence pour la représentation de la banlieue, ses enjeux et ses dangers (son aspect réducteur, la manipulation qu'il permet, etc.). Evoquer le fait qu'en s'en éloignant, par la bienveillance qui émane de lui, *Brooklyn* est original et salutaire (il montre un visage qu'on voit peu mais qui n'en est pas moins réel – et qui est plus réjouissant que le stéréotype).